

SOUS UNE CASQUETTE AMARANTE

Visite à René Char
de Giorgio Caproni
27 février 1986

par Philippe Morier-Genoud
comédien et témoin

Lyon, 2 janvier 2007.

« *Le chemin des Busclats est la seconde bifurcation à gauche lorsqu'on sort de l'Isle-sur-la-Sorgue en direction de Saumane* » nous fut-il dit.

Le portail en bois gris était effectivement ouvert pour recevoir les voyageurs autorisés à le franchir ce jeudi 27 février 1986. S'étendait à main droite, en entrant, un vaste champ avec encore en cette saison assez d'une herbe vert pâle. Au fond du parc un peu à l'abri des arbres, adossée à la haie : une chaise solitaire.

Le silence d'un après-midi provençal qui se perd dans une lumière laiteuse ; la campagne comme prise de sieste hivernale ; l'aboiement d'un chien dans le lointain, une fumée printanière se mêlant au ciel conduisaient le regard, par-delà la haie, jusqu'aux lignes enneigées du mont Ventoux. Et l'envol d'une pie... peut-être ?

La *Lancia* qui nous amène s'immobilisa. L'un après l'autre chacun des passagers s'en extirpa puis, le claquement des portes. Personne en vue ; l'espace d'une courte seconde une impression de malaise nous porte au doute : comment faire tenir en cet endroit, ici à cet instant, et la force du mythe – quelque chose d'une densité poétique flottait dans l'air - et l'ordinaire des lieux ? Une arrivée donc. Et comme des orphelins : nos regards interrogeant muettement les choses, la maison, le site et... nous-mêmes.

Le grand poète ligure Giorgio Caproni, accompagné de ses traducteurs Philippe Renard et Bernard Siméone, gagné par l'inquiétude, rencontrait Char pour la première fois. Conduit de Rome par sa fille Silvana et un ami, il avait, quelques jours auparavant, reçu à Marseille le prix Jean Malrieu et animé une table ronde chez Hubert Nyssen en Arles. [\[voir document iconographique: Caproni e-book\]](#)

Tendu à la perspective de cette rencontre, il n'avait presque pas voulu déjeuner ce midi-là, ou très peu, avait laissé sa serviette de table repliée dans l'assiette, préférant fumer l'un après l'autre les bouts d'une cigarette qu'il coupait en trois à la façon du franc-tireur qu'il fut naguère dans son « maquis » des montagnes de la haute vallée de la Trébie où, lors de la seconde guerre mondiale, il fut partisan. Son maquis de Céreste à lui !

Un certain temps se passa avant que des pas ne résonnent sur le gravier et que n'apparaisse l'imposante silhouette de René Char s'excusant d'un retard dû à une fatigue récente. Il nous accueillit avec une cordialité « presque » gaillienne dans le geste et la voix. Saluts et échange de cadeaux. Je lui remis un vin de Savoie ainsi qu'un roblochon des montagnes.

« *Quatre noix et un fromage !* » m'avait conseillé « Gaby » à qui je m'étais ouvert de cette visite et du choix d'un cadeau. Familier des « Busclats », Gabriel Monnet est le plus soucieux des acteurs que j'aie connus d'établir son pas dans celui des poètes et celui de Char en particulier afin d'infléchir, au quotidien, dans le sens abrupt de sa parole, et son jeu, et son travail de réflexion en même temps que celui de la compagnie qu'il avait réunie sous sa direction au Centre Dramatique des Alpes à Grenoble.

Ce jour-là... comme si la présence physique de Char eût agi, ce qui passa dans l'immédiateté de la rencontre, m'apparut soudain confirmer notre ignorance autant que notre

surdité de jeune troupe face à une forme d'expression oraculaire née de combats, ou d'un autre « théâtre » dont nous ne nous soucions guère, à l'inverse de G. Monnet, de rechercher la clé mais que, dans le meilleur des cas, nous considérons comme « forme un peu trop poétique pour le travail de la scène ». Dès ce court instant m'advint d'évidence que du poétique quelque chose devait nous remuer au corps le corps.

Nous fûmes bientôt invités d'entrer. La pièce où nous nous trouvions alors était large quoique la maison fût « modeste » - un grand « cabanon » aurions-nous pu dire en langue rurale et provençale. Face à la lumière une ancienne et belle table de travail offrait son large plateau à des feuillets bien rangés : probablement des in-plano ou des estampes ? Le long des murs sur trois rangs, des piles de livres de provenance « mondiale » à en juger par la lecture des titres et des maisons d'édition rares ou choisies qu'au cours de la conversation nos regards y décèleraient.

« - Prenez-en un... si vous avez la main heureuse ! » me serait-il dit plus tard.

Mieux valait rester ébahi par tant simplicité que redoublait, montée du sol, l'austérité fraternelle d'un Giacometti ; au mur, le foisonnement d'un Masson ; ou plus rarement, non loin du réduit de la cuisine, les bleus de Braque, les aplats de Nicolas de Staël et les taches de Miró... ses « alliés substantiels » !

Les deux hommes se voyaient pour la première fois et un échange plutôt cérémonieux, dirons-nous, s'établit entre eux. Pour Feltrinelli à Milan, Giorgio Caproni avait intégralement traduit en 1962 avec Vittorio Sereni : *Poesia et Prosa* de Char et la discussion s'engagea alors sur leurs rapports au mot dans leur poésie respective ; mais il revint à Caproni d'entrer plus avant, me sembla-t-il, dans *Les feuillets d'Hypnos*, qu'il ne fut loisible à Char d'entrer dans *Le Mur de la terre* ou dans *Le Franc-Tireur* et de se rendre aux confins d'une langue, qui, chez Caproni, se voulait inapte à dire l'altérité absolue et toujours plus ou moins impuissante à délivrer l'homme de sa quête éperdue d'un sens.

Un grand chien noir forçait de temps à autre le passage, tournait autour des convives et, passablement affamé, recevait généreusement des mains de son maître qui les lui distribuait avec amusement quantité de petits Lu. C'est du réduit de la cuisine où il se rendit pour effectuer l'opération « goûter-du-chien » que Char revint offrir à Caproni son dernier né : *Dans les voisinages de Van Gogh*. Une malheureuse dédicace avait d'abord destiné l'ouvrage à Giorgio Bassani : un autre de ses traducteurs.

« - Oh ! vous savez ma main, parfois, ne suit plus toujours bien mon esprit » fut à peu près la réponse apportée à Silvana - la fille inquiète du poète italien - qui avait timidement fini par faire remarquer à Char son erreur... Nous n'eûmes, ce jour-là, pas l'entière certitude que dans son souvenir ou sa pensée Char n'eût point, les confondant, superposé l'un à l'autre ses deux traducteurs !

S'ensuivit l'exploration du jardin et la séance-photo qu'il m'échut de proposer et de réaliser tout en tremblant dans le viseur de mon Nikon [\[voir document iconographique: Char e-book\]](#). Char sous sa casquette amarante « pilotait » le groupe, nous faisant maintenant les honneurs et du site et du monde. En le voyant prêter renfort, d'une main ferme et sûre, à son hôte de passage pour cueillir une pomme de pin qui résistait sur la branche, je ne pus m'empêcher d'inscrire dans ma mémoire les mots qui accompagnèrent son geste :

« *La nature ne m'intéresse pas sauf quand j'en fais quelque chose !* »

J'isolai les deux hommes par deux cadrages successifs, captai, à travers l'objectif, le regard de celui qui fut aussi le *Capitaine Alexandre* :

« *Regarder la nuit battue à mort ; continuer à nous suffire en elle. (...)* »

Dans la nuit se tiennent nos apprentissages en état de servir à d'autres, après nous. Fertile et la fraîcheur de cette gardienne. ! »

(“Sur une nuit sans ornement”, *La Parole en archipel*, O.C. Pléiade p.392)

La nuit commençait à descendre pour de vrai sur les « Busclats », les six personnages prêtèrent une fois encore et de bonne grâce leur personne à l'objectif pour la photo de groupe [[voir document iconographique: Char-Groupe Caproni e-book](#)]. En les regardant aujourd'hui, particulièrement attentif au radieux sourire de Pierrette Renard - la constante « bernanosienne » - , je remarque qu'à l'exception de Silvana tous sont morts déjà. Conviendrait à leur souvenir ce que Char écrivit dix ans plus tôt à l'occasion de la mort de Heidegger :

« ... *Le soleil qui l'a couché lui a laissé ses outils et n'a retenu que l'ouvrage. Ce seuil est constant. La nuit qui s'est ouverte aime de préférence.* »

L'heure du départ, figure inversée de notre arrivée, sonna. Je la rends au secret impitoyable d'un grand poème : *Congé du voyageur cérémonieux* de Giorgio Caproni dans *le Mur de la terre*. J'en retranscris de mémoire les premières lignes :

« *Amis, je crois
qu'il est préférable pour moi
de commencer à descendre ma valise
...des signes sûrs me disent...* »

Revenu d'un Vaucluse tant célébré, de retour à Rome, dans l'élan de la métaphore et du souvenir, Giorgio Caproni commentera mes images en m'annonçant la venue d'un poème intitulé : « *Le feu et la cendre* » (publié chez Garzanti en 1991 et laissé aux soins de son curateur Giorgio Agamben). Sa simplicité me touche, elle résume dans le fond l'enseignement de la journée qui s'était écoulée ; le voici justement, dans la traduction de Bernard Siméone :

Ce jour-là je cueillis une pomme de pin
dans le jardin de Char.
Une pomme compacte et vive
comme un de ses poèmes.
Je n'oublierai pas sa
casquette rouge. La mienne
était grise. (Le feu
et la cendre ?) je n'oublierai pas
son visage solaire.
Le gros chien noir
qui restait là, à nous regarder.
Je n'oublierai pas la chance
de l'avoir entendu parler.

Par contre, l'annonce qu'il m'en avait fait par lettre, en date du 24 avril 86 pour me remercier, m'avait paru curieusement plus « tremblée », plus singulière : « ...Nous avons en commun, me disait-il, Char et moi, le bonnet. Mais d'un rouge fulgurant celui de Char, d'un gris éteint le mien. On pourrait bien intituler l'image : *Le feu et la cendre*, n'est-ce pas ? (suivent deux lignes d'éloges à l'adresse du photographe). De Char, je tiens sur mon bureau *Les voisinages de Van Gogh*, et la pomme de pin qu'il m'a aidé à cueillir dans son jardin. Une pigne compacte et vivante comme un des poèmes à lui. »

La réponse de Char ne tarda pas, elle était cordiale et chaleureuse. Il m'invitait « aux Busclats », moi et Madame et, comme dans mon envoi des photos je lui avais signalé que mon fils de sept ans, après avoir trouvé sur ma table de travail le volume de ses *Œuvres complètes* ouvert à la page 554, et qu'en mon absence il avait appris « pour l'école » le poème *Fumeron* (des *Chants de la*

Balandrane), il l'avait recopié de sa main avec la mention : « *pour Damien* ». Heureuse conjonction du voyage et de l'apprentissage !

Comment résister, pour conclure, c'est-à-dire aussi pour ouvrir, à l'envie de le citer intégralement? Et puisse le lien substantiel qu'est tout poème dire et redire à la fois notre transition : la vie, et cette transmission : le sens, ininterrompus, mêlés jusqu' au terme inconnu qui saura bien les dénouer mais simultanément aussi les unir !

FUMERON

Quand Nietzsche se fut baissé pour te cueillir,
Fleur incisive de l'archée
Sur l'éminence du départ éternel,
L'étoile d'iode brûla sa vue
Et reconnut la nôtre.

Ô charrue sans oreilles, ritte !
Couvre-nous d'une housse de dettes
Après nous avoir augmentés.
